

Deux témoignages sur la vie des convertis :
l'Apologia pro vita mea
de Vl. S. Pétchérine
et *l'Apologia pro vita sua*
de J. H. Newman

URSZULA CIERNIAK

Le XIX^e siècle a été une époque de discussions religieuses animées et de recherches de l'unité des chrétiens. De nouveaux courants religieux ont vu le jour (ainsi, en Angleterre, ce qu'on a appelé le Mouvement d'Oxford), mais aussi de grands schismes et des dissensions à l'intérieur de l'Église (il suffit de mentionner l'apparition en Occident des vieux-catholiques après le premier concile du Vatican). En même temps, cette période fut marquée par la conversion au catholicisme de gens qui se sentaient déçus par leur confession et qui, en se convertissant, répudiaient leur passé et leurs anciennes convictions. Tout cela n'a rien d'étonnant, si on pense à l'étymologie du mot « conversion », qui nous renvoie au mot grec *επιστρέφω*, ou au mot latin *conversio*, qui tous deux indi-

quent un retournement de l'esprit. La théologie chrétienne définit le converti comme quelqu'un qui, en passant d'une confession à une autre, a changé sa manière de voir et de se conduire, à travers une renaissance spirituelle¹.

Parmi les convertis célèbres du XIX^e siècle, on pense tout particulièrement à deux hommes qui ont cherché la vraie religion et la foi authentique : Vladimir Pétchérine (1807-1885) et John Henry Newman (1801-1890)². À l'origine, le premier était un Russe, élevé dans la tradition patriarcale au sein d'une famille de la petite noblesse militaire d'origine polonaise et de confession orthodoxe³, le

1. M. Libiszowska-Żótkowska, « Konwersja [La Conversion] », T. Gadacz, E. Milerski (éd.), *Encyklopedia katolicka* [Encyclopédie catholique], Varsovie, Wydawnictwo Naukowe PWN, VI, p. 34-35.

2. William Barry, « John Henry Newman », *The Catholic Encyclopedia*, vol. X, New York, Robert Appleton Company, 1911. Sur Internet : <http://www.newadvent.org/cathen/10794a.html>, accédé le 8 mai 2014. Publications récentes en français sur Newman et son œuvre : R. Ferrieux (dir.), *La Littérature autobiographique en Grande-Bretagne et en Irlande*, Paris, Ellipses, 2001 ; L. Bouyer, *Newman sa vie, sa spiritualité*, préface du cardinal Jean Honoré, Paris, Éditions du Cerf, 2009 ; V. Galois, *Église et conscience chez J. H. Newman. Commentaire de la lettre au Duc de Norfolk*, Perpignan, Éditions Artège, 2010.

3. Le père de Vladimir Serguéievitch Pétchérine était Sergueï Pantaléievitch Pétchérine, lieutenant au régiment d'infanterie de Iaroslav (1781-1866), et sa mère était Pelaguéïa Péetrovna, née Simonovskaïa (?-1858). Tous deux avaient de lointaines origines polonaises. Ces dernières années, on note un intérêt de plus en plus fort pour la personne de Vl. S. Pétchérine. En 1999, en Belgique, il a fait l'objet d'une thèse de doctorat non publiée : Paul Mazin « La vie de V. S. Pečerin. La rébellion de la raison contre l'autorité dogmatique ». Pour les publications : L. Suchanek, « Apoteoza śmierci. Włodzimierz Pieczerin i Aleksander Hercen » [Apothéose de la mort. Vladimir Pečerin et Alexandr Hercen], *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Lubelskiego*, Presses de l'Université de Lublin, 1985, 28/2 ; N. Pervušina-Kamyšnikova, *V. S. Pečerin. Emigrant na vse vremena* [V. S. Pečerin. Un émigré de toujours], M., Jazyki slavjanskoj kul'tury, 2006 ; J. Beco, *Vladimir Pečerin (1807-1885), ou un cosaque de la liberté, Spicilegium Historicum Congregationis SSMI Redemptoris (SHCSR)*, 2004, 52. Voir également : E. G. Mastergazi, *Teoretičeskie aspekty izučenija biografii pisatelja (V. S. Pečerin)* [Les aspects théoriques de l'étude d'une biographie d'écrivain (V. S. Pečerin)], M., Flinta, 2007 ; E. G. Mastergazi, *V. S. Pečerin kak personaž russoj kul'tury* [V. S. Pečerin comme personnage de la culture russe], M., Sovpadenie, 2009.

second un membre de l'Église anglicane, fils d'un banquier anglais⁴. Ils naquirent pratiquement au même moment, reçurent tous deux une excellente éducation, enseignèrent dans des établissements prestigieux, Newman à Oxford, Pétchérine à l'Université de Moscou, tous deux furent des prédicateurs et des poètes de talent⁵. Ils sont tous deux devenus catholiques à l'époque de leur maturité, après avoir cherché opiniâtrement à se situer dans la réalité de leur temps – Pétchérine à 33 ans, Newman à 44 ans.

On pourrait trouver encore d'autres ressemblances entre eux, mais le point commun qui mérite le plus d'attention est l'œuvre considérable qu'ils ont écrite tous deux à peu près au même âge, et à laquelle, sans se concerter, ils ont donné un titre presque identique : *Apologia pro vita mea*⁶ et *Apologia pro vita sua*. Ils se proposaient tous deux d'écrire une *Justification* de leur vie, en toute simplicité et intimité, décrivant leur développement spirituel et intellectuel, l'évolution de leurs convictions religieuses et les motifs qui les avaient poussés à choisir le catholicisme, abandonnant la foi dans laquelle ils étaient nés et avaient grandi. Pour ce faire, c'est la forme des mémoires qui leur avait semblé la plus appropriée, car elle permettait de soumettre à une analyse minutieuse et sincère leurs pensées, les dispositions d'esprit et les actes de leur entourage. On a ainsi deux documents qui sont des témoignages personnels sur la

4. Newman (1801 – 1890) avait été enseignant à l'Université d'Oxford et ministre du culte dans l'Église anglicane. Après sa conversion au catholicisme, il fut ordonné prêtre. En 1879, le pape Léon XIII l'éleva à la dignité de cardinal.

5. Pétchérine était l'auteur d'une tragédie, *Valdemar*, et d'un long poème narratif, *Le Triomphe de la mort* [*Toržestvo smerti*]. Cette dernière œuvre avait suscité un intérêt particulier. On sait qu'elle inspira l'anarchiste Mikhaïl Bakounine et suscita chez Dostoïevski un tel intérêt qu'il reproduisit (bien que de façon un peu caricaturale) certains de ses passages dans *Les Démons* [*Besy*] en les attribuant à Petr Verkhovenski. Cf. W. Śliwowska, *W kręgu poprzędników Herzena* [Dans le cercle de prédécesseurs de Herzen], Wrocław, Osolineum, 1971, p. 266.

6. La genèse de l'œuvre de Pétchérine est analysée en détail, ainsi que le destin de cette œuvre au XX^e siècle, in U. Cierniak, « *Apologia pro vita mea* Vladimira Sergeeviča Pečerina – dnevnik konvertita ili ispoved' syna veka? » [*Apologia pro vita mea* de Vladimir Sergeevič Pečerina, journal d'un converti ou confession d'un enfant du siècle ?], in *Autobiografie pisarzy rosyjskich* [Autobiographies d'écrivains russes], *Studia Rossica* XXI, éd. A. Wołodźko-Butkiewicz, L. Łucewicz, Varsovie, Instytut Rusycystyki UW, 2012, p. 65-76. Cet article examine également certaines convergences entre les œuvres de Pétchérine et de Newman (p. 69-73).

foi des convertis et qui présentent un intérêt majeur pour l'étude de leur conversion.

L'*Apologia pro vita mea* de Vladimir Pétchérine fut écrite à la fin des années 60 du XIX^e siècle. C'est l'auteur lui-même qui définit le caractère de cette œuvre dans une lettre du 13 août 1871 à son ami Fiodor V. Tchijov :

Cette *Apologia pro vita mea* est une sorte de testament spirituel, ma défense face à la Russie, surtout face à la jeune génération. Quel que doive être le destin de ces notes, il me semble qu'elles peuvent être un objet curieux d'investigation psychologique. Elles constituent un exemple de l'évolution autonome d'un Russe, je dis bien un Russe [c'est l'auteur qui souligne – U. C.], car aucun équivalent ne serait pensable ni en Angleterre, ni en France, ni en Allemagne... C'est ce qui m'a suggéré d'intituler mon manuscrit *Apologia pro vita mea*⁷.

Ailleurs, Pétchérine exprime l'espoir que dans l'histoire de sa vie les nouvelles générations de Russes puissent puiser des sources d'inspiration⁸.

L'*Apologia pro vita sua* de John Henry Newman fut écrite en 1864. Elle avait été conçue comme une *Justification* au plein sens du terme⁹, comme une défense de l'auteur face à ses adversaires, ses

7. « Это некоторого рода духовное завещание – это *Apologia pro vita mea* – моя защита перед Россией, особенно перед новым поколением. Какая ни будет участь этих записок, но все ж таки, мне кажется, что они могли бы быть предметом любопытного психологического исследования. Они представляют явление самостоятельного русского развития, я говорю русского [подчеркнуто автором – У. Ц], потому что подобное развитие невозможно было бы ни в Англии, ни во Франции, ни в Германии... Так возникло название рукописи *Apologia pro vita mea* – *Оправдание моей жизни* »⁷. V. S. Pečerin, *Opravdanie moej žizni. Pamjatnye zapiski* [*Apologia pro vita mea*. Mémoires], éd. P. Gorelov, *Naše nasledie*, 1989, 1, 2 et 3. Ici 1, p. 64. Il existe une autre édition : V. S. Pečerin, *Zamogilnye zapiski* (*Apologia pro vita mea*) [Mémoires d'outre tombe (*Apologia pro vita mea*)], éd. I. A. Fedosov, *Russkoe obščestvo 30-x godov. Ljudi i idei. Memuary sovremennikov*, M., Iskusstvo, 1989, p. 148- 311. C'est en 2011 qu'est parue l'édition la plus complète à ce jour des œuvres de Vl. S. Pétchérine : *Apologia pro vita mea. Žizn' i priključenija russkogo katolika, rasskazannye im samim* [*Apologia pro vita mea*. La vie et les aventures d'un catholique russe, raconté par lui-même], éd. S. L. Černov, SPb., Nestor-Istorija, 2011.

8. *Naše nasledie*, op. cit., 1, p. 63.

9. Le titre primitif est : *Apologia pro vita sua, being a Reply to a Pamphlet entitled « What, then, does Dr Newman mean ? »* Londres, Longman, Green,

anciens coreligionnaires. Ce qui l'avait directement motivée, c'étaient les attaques de Charles Kingsley, écrivain et professeur d'histoire à l'Université de Cambridge. Dans son article publié en 1864 dans le *Macmillan's Magazine*¹⁰, Newman était présenté comme aveuglément dévoué à Rome, oublieux de cette catégorie morale majeure qu'est la vérité. Cet abandon des valeurs était aux yeux de Kingsley la conséquence de son passage dans les rangs des catholiques, pour qui la notion de véracité n'est pas une catégorie absolue :

La véracité pour elle-même n'a jamais été une vertu pour le clergé romain. Le P. Newman nous apprend qu'elle peut, et en somme, qu'elle doit n'en pas être une ; que l'adresse est l'arme que le Ciel a donnée aux saints pour résister à la force brutale du monde mauvais...¹¹

Kingsley, qui était fortement anticatholique, soulignait que Newman était guidé par une conviction soi-disant typique des zélateurs de Rome, selon laquelle la ruse est l'arme majeure pour tenir tête au monde. Pour Newman, l'hostilité, la défiance et les accusations formulées à son encontre par ses anciens confrères étaient « une part du châtiment [...], et justement encouru »¹² pour avoir trahi sa foi. Admettant la possibilité qu'une telle situation dure jusqu'à la fin de sa vie, il décida pourtant de se défendre et entra en correspondance avec Kingsley, pour lui demander d'argumenter des accusations aussi offensantes. Cette polémique est jalonnée d'articles et de joutes sans fin. Newman savait utiliser avec talent différents genres et formes littéraires, dans lesquels il réfutait avec beaucoup d'esprit l'argumentation de l'adversaire. Cette polémique généra, entre autres, un pamphlet de Newman intitulé : *Mr. Kingsley*

Longman, Roberts and Green, 1864. Il devint à partir de 1869 : *Apologia pro vita sua, being a History of his religious opinions*. La traduction française, faite par Georges Du Pré de Saint Maur et revue par l'auteur lui-même, a été publiée en France sous le titre *Histoire de mes opinions religieuses*, Paris, Librairie Charles Douniol, 1866. Les citations se réfèrent à cette édition.

10. « Whether Dr Newman teaches that truth is no virtue? », *Macmillan's Magazine*, Londres, Longman, Green, Longman, Roberts and Green, 1864.

11. Cité d'après J. H. Newman, *Histoire de mes opinions religieuses*, *op. cit.*, p. XI. (Le texte du *Macmillan's Magazine* est « Truth for its own sake had never been a virtue with the Roman clergy. Father Newman informs us that it need not be ; – that cunning is the weapon which Heaven has given to the Saints wherewith to withstand the brute male force of the wicked world... »).

12. J. H. Newman, *Histoire de mes opinions religieuses*, *op. cit.*, p. IX.

*and Dr. Newman : A correspondence on the Question Whether Dr. Newman Teaches that Truth is No Virtue?*¹³. Newman justifiait la publication de ce pamphlet par la nécessité de bien faire comprendre la situation aux observateurs extérieurs :

Ne pouvant donc obtenir justice là où j'avais le droit de la demander, j'en appelai au public. Je publiai notre correspondance sous la forme d'une brochure, en y ajoutant quelques remarques sur la tournure que cette correspondance avait prise¹⁴.

L'œuvre de Newman possédait une grande force satirique, et son auteur fut même reconnu comme un maître inégalé de la satire dans la sphère anglophone. Pourtant, malgré l'intensité et la variété générique des formes polémiques utilisées, Newman n'était pas satisfait du résultat de ses joutes avec Kingsley. Pour se défendre des calomnies, poussé en particulier par une nouvelle brochure de Kingsley intitulée *What, then, does Dr Newman mean?*¹⁵ Newman se mit à publier partie par partie un texte qui reçut finalement le titre de *Apologia pro vita sua*¹⁶. Le projet de l'*Apologia* était de raconter « l'histoire des idées religieuses » de son auteur, et, comme le promettait le titre, de justifier l'itinéraire spirituel de Newman lui-même.

C'était l'une des figures les plus en vue de ce qu'on a appelé le Mouvement d'Oxford¹⁷, dont le but était de s'opposer à la séculari-

13. Sur ce pamphlet et la polémique de Newman avec Kingsley, voir : John Spencer Neumann, « Clash of Religious Titans : Kingsley vs. Newman », *The Concord Review*, 1997, p. 211-221.

14. J. H. Newman, *Histoire de mes opinions religieuses*, op. cit., p. XII-XIII.

15. Ch. Kingsley, *What, then, does Dr Newman mean?*, Londres – Cambridge, Macmillan and Co, 1864.

16. Pendant plusieurs années après la conversion de Newman parurent encore plusieurs autres textes de lui à caractère autobiographique. En 1891, Anne Mozley, la belle-sœur de Jemima Newman, publia deux volumes sous le titre *Letters and Correspondence of J. H. Newman to 1845* (Londres – New-York, Bombay, Longmans, Green & Co., 39 Paternoster Row, Londres, 1903). En 1917 l'Oratoire de Birmingham publia *Correspondence of John Henry Newman with John Keble and Others, 1839-1845* (Londres – New-York, Longmans, Green & Co, 1917). C'est après la mort de Newman que parurent ses *Meditations and Devotions* (Londres – New-York, Longmans, Green & Co, 1893), un recueil de poésies *Verses on Various Occasions* (Londres, Longmans, 1903), ainsi que des *Autobiographical Writings* (Londres – New York, Sheed and Ward, 1956).

17. C'est au sein du Mouvement d'Oxford que vit le jour la « théorie des branches », selon laquelle l'Église anglicane est l'une des trois branches de l'Église chrétienne, avec les Églises catholique romaine et orthodoxe. Après

sation et aux influences libérales que subissait l'Église anglicane, de même qu'aux tentatives pour la rapprocher des protestants. Les leaders du mouvement manifestaient un grand intérêt pour les racines et les sources du christianisme. Leur étude attentive des dogmes principaux et leurs tentatives pour créer une base théologico-idéologique à partir de textes chrétiens des premiers siècles se sont révélées très fécondes, si l'on considère leurs très nombreuses éditions qui ont changé le visage de l'Église anglicane¹⁸. Pendant un temps, Newman avait travaillé également avec un groupe d'autres personnes à une traduction de la Bible en anglais. Son passage au catholicisme fut un choc pour ses anciens amis et compagnons de lutte.

Pétchérine était un jeune homme plein d'avenir, qui, malgré les difficultés rencontrées au cours de sa vie, avait reçu une bonne éducation. Il savait dix-huit langues¹⁹. Il avait fait ses études en Russie, mais aussi à Berlin. La carrière qui s'ouvrait à lui était celle d'un enseignant ou d'un haut fonctionnaire, assez fortuné, promis à une vie tranquille en Russie. Pourtant, après une courte période de travail à l'Université de Moscou, il décida de fuir en Occident. Dès l'enfance, il avait eu le désir de quitter son pays. Il avait rêvé d'un avenir en France. Mais le destin en décida autrement. Devenu dissident, interdit de retour en Russie, il connut quatre ans d'errances à travers l'Europe : il vécut en Allemagne, en Hollande, en Belgique, en France, en Angleterre. À l'étranger, Pétchérine fit un

la publication des *Tracts for the Times*, très critiques à l'égard de l'Église anglicane pour sa dépendance vis-à-vis de l'État, qui virent le jour entre 1833 et 1841, le Mouvement d'Oxford reçut également le nom de « Mouvement tractarien » ou « Tractarianisme ». Ce groupe foncièrement conservateur fut également appelé « Newmanites » (avant 1845) et « Puseyites » (après 1845) en l'honneur de deux illustres tractariens — John Henry Newman précisément et Edward Bouverie Pusey. Parmi les plus célèbres tractariens on peut citer : John Keble, Charles Marriott, Richard Hurrell Froude, Robert Wilberforce, Isaac Williams et William Palmer. Cf. O. Chadwick, *The Spirit of the Oxford Movement. Tractarian Essays*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

18. Il convient de mentionner ici l'ensemble de traductions des Pères de l'Église connu sous le titre *The Library of the Fathers*, édition en 50 volumes, et avant tout la publication, caractéristique de ce mouvement, des *Tracts for the Times*, 1833-1841, traitant de sujets théologiques et dogmatiques. La majorité en fut publiée anonymement. Newman est l'auteur de 31 d'entre eux. Autres textes importants : *On the Prophetic Office of the Church* (1837), *Essays on Miracles* (1826, 1843) et *An Essay on the Development of Christian Doctrine* (1845).

19. *Naše nasledie, op. cit.*, 1, p. 64.

nouveau choix : le 15 octobre 1840, il entra dans l'ordre des rédemptoristes, un ordre missionnaire catholique, connu pour son ascétisme extrême et son action auprès des mendiants et des pauvres. En 1843, à Liège, il fut ordonné prêtre. En 1843-44 il fut même professeur d'éloquence au séminaire du monastère de Wittem, d'où il partit cependant assez vite pour Bourges, avant d'être transféré à Falmouth en Angleterre puis au monastère St. Mary à Clapham, près de Londres, qui venait d'être refondé. Pour les autorités russes, c'était un criminel, et cela non seulement parce qu'il n'avait pas rendu l'argent que l'État russe lui avait alloué pour ses études, mais aussi parce qu'il avait embrassé le catholicisme. À l'époque, l'abandon, par un Russe, de l'orthodoxie, était réprimé par la loi²⁰. La démarche de Pétchérine ne fut pas comprise même de ses amis, qui connaissaient son caractère inquiet et ses penchants à l'errance. Pendant de longues années, son ami Fiodor Tchijov entretenait avec lui une correspondance où il ne cessa d'essayer de lui démontrer l'erreur où il était en faisant ce choix²¹.

Pétchérine et Newman, dans leur jeunesse, s'étaient sentis tous deux également étrangers à leur environnement. Newman le reconnaissait :

Il m'arrivait de souhaiter que les contes arabes fussent vrais : mon imagination s'attachait avidement aux influences inconnues, aux pouvoirs magiques, aux talismans... Je pensais que la vie pouvait être un rêve, que je pouvais être un ange, et tout en ce monde une déception, les anges mes frères se déguisant à mes yeux par une sorte de jeu et d'artifice et m'abusant par les apparences d'un monde matériel²².

De la même façon, le jeune Pétchérine lui aussi se transportait dans un monde créé par son imagination sous l'influence de ce qu'il avait lu et entendu : « Le moindre livre, des poèmes, deux-trois mots entendus par hasard faisaient sur moi l'impression la plus vive

20. On a appelé Pétchérine le premier dissident russe, contraint à ne jamais rentrer en Russie.

21. I. Simonova, « Perepiska zapadnika i slavjanofila: pis'ma Vladimira Pečerinina Fëdoru Čižovu » [La correspondance entre un occidentaliste et un slavophile : lettres de Vladimir Pétchérine à Fiodor Tchijov], *Nezavisimaja Gazeta Religii*, 20 févr. 2008, sur Internet : http://www.ng.ru/ng_religii/2008-02-20/8_perepiska.html, dernier accès : 5 mai 2012

22. J. H. Newman, *Histoire de mes opinions religieuses*, op. cit., p. 2.

et ont parfois déterminé des périodes entières de ma vie »²³. Parfois, il avouait se sentir comme un acteur évoluant sur le théâtre de la vie, tentant de jouer divers rôles et d'incarner les héros de ses pièces et livres préférés. La vie qu'il avait eu l'occasion d'observer durant sa jeunesse était terrible. « Des gens ivres-morts », des paysans battus sous ses yeux, des ennemis politiques du tsar fusillés de la main même de son père sur ordre des autorités, la vie conjugale sans joie de ses parents, les infidélités de son père et les larmes de sa mère – tout cela lui inspirait de l'effroi, de la répulsion, et le désir de transformer ou, tout au moins, de rendre un peu moins mauvais le monde qui l'entourait : « J'aurais voulu être un tsar rendant la justice avec équité : blanchir les innocents, briser les chaînes des captifs », écrit-il dans son *Apologia* ²⁴.

Peut-être parce qu'il se sentait moralement étranger à cette atmosphère de peur, de violence et de tyrannie exercée par son père, ou peut-être à cause d'elle, Pétchérine, en dépit de tout, devint d'un romantisme débridé. L'un de ses précepteurs, Wilhelm Kessmann, y fut pour beaucoup. C'était un allemand, et, se souvient Pétchérine, « un ardent bonapartiste en même temps qu'un révolutionnaire passionné ». Monsieur Kessmann parlait admirablement le français. Il était sûr que Pétchérine était promis à un avenir remarquable et même à la célébrité. Ce dernier « aimait passionnément » son maître, lui savait gré de l'avoir intéressé à la littérature française et d'avoir encouragé ses penchants romantiques. On sait que Kessmann était proche des futurs décembristes, et qu'il avait transmis à son élève, outre l'amour de la littérature, les idées d'égalité et de fraternité. Il finit par se suicider²⁵, et ce fut l'un des souvenirs les plus douloureux que Pétchérine garda de sa jeunesse.

Il changea souvent de maîtres et de lieu d'enseignement, à cause de fréquents déménagements, son père étant à l'armée. Bien des années plus tard, il ne montrera pas une haute opinion de son éducation primaire, la trouvant insuffisante et surtout peu systématique : « J'ai vraiment goûté à tout, dit-il dans son *Apologia*, même à

23. « Какая-нибудь книжонка – стихи, два-три подслушанные мною слова оказывали на меня живейшее впечатление и определяли иногда целые периоды моей жизни ». *Naše nasledie, op. cit.*, 1, p. 66-67.

24. « Мне хотелось быть правосудным царем – оправдать невинных, разбить оковы узников ». *Ibid.*

25. *Ibid.*, p. 68.

une éducation orthodoxe »²⁶. Son opinion sur l'enseignement universitaire dans la Russie d'alors était tout aussi mauvaise. Il écrit :

Quand je repense à ce qu'était alors l'Université de Saint-Pétersbourg, les bras m'en tombent. Vraiment, aucun progrès personnel n'était alors possible. L'enseignement ne comportait rien de sérieux [c'est l'auteur qui souligne – U. C.] : il était affreusement superficiel, mesquin, trivial. Les étudiants apprenaient par cœur les cours des professeurs, qui eux-mêmes rabâchaient ces cours depuis des temps immémoriaux²⁷.

Ce qui lui inspire de la sympathie, ce sont les livres qu'il a lus, et parmi leurs auteurs on découvre des représentants des Lumières, des romantiques, des athées, des déistes, des libéraux. Au sujet de l'impression qu'ils lui avaient laissée, il confiait :

Les livres sont la chose la plus dangereuse qui soit : ils donnent des idées [c'est l'auteur qui souligne – U. C.], et donc font faire toutes les bêtises possibles. Les livres ont eu une influence décisive sur les principales époques de ma vie. Et ce ne serait encore rien, si c'étaient des livres dignes de ce nom [...] mais même pas : de misérables brochures de vulgarisation, quelque cent pages, décidèrent de mon destin pour les siècles des siècles²⁸.

Le jeune Newman eut des lectures beaucoup plus sérieuses et variées. Si, à dix ans, il lisait encore les romans gothiques d'Ann Radcliffe ou les romans historiques de l'écossaise Jane Poter²⁹, à partir de douze ans, il s'intéressa surtout à la Bible et aux travaux d'exégèse. Cette lecture faisait ses délices :

26. « [...] Ведь я всего попробовал – даже православного воспитания ». *Ibid.*

27. « Когда теперь припоминаю тогдашний Петербургский университет, то так и руки опускаются. Ведь, действительно, никакое самостоятельное развитие не было возможно. В преподавании не было ничего серьезного [подчеркнуто автором – У. Ц.] : оно было ужасно поверхностно, мелко, пошло. Студенты заучивали тетрадки профессоров, да и сам профессор преподавал по тетрадкам, им же зазубренным во время оно ». *Ibid.*, p. 73.

28. « Книги – вещи преопасные : от них рождаются идеи [подчеркнуто автором – У. Ц.], а следовательно и всевозможные глупости. Книги имели решительное влияние на главные эпохи моей жизни. Да еще бы ничего, если бы это были настоящие книги [...], а то нет : самые ничтожные брошюрки в каких-нибудь сто страниц решали судьбу мою на веки веков ». *Ibid.*, 2, p. 238.

29. J. H. Newman, *Histoire de mes opinions religieuses*, *op. cit.*, p. 4.

On m'apprit dès mon enfance à trouver une jouissance extrême dans la lecture de la Bible : mais je n'eus pas d'opinions religieuses bien précises jusqu'à l'âge de quinze ans. Il va sans dire je possédais parfaitement mon catéchisme³⁰.

Ses convictions religieuses prennent vite forme et consistance : « Quand je fus âgé de quatorze ans, je lus les traités de Paine contre l'Ancien Testament et je trouvai du plaisir à songer aux objections qu'ils contaient »³¹. Très tôt, il est attiré par les questions de l'immortalité de l'âme, de la sainteté, et les querelles religieuses à l'intérieur de la chrétienté. Il se plonge dans les travaux des philosophes des Lumières, analyse avec intérêt les positions des calvinistes et des théologiens anglicans. L'*Apologia* dessine à ses lecteurs l'image d'un jeune homme peu remuant, concentré sur les problèmes intellectuels auxquels il a décidé de s'attaquer et qu'il aborde de façon systématique, mais peu enclin à bouger et à faire des voyages à l'étranger. Jamais, de toute sa vie, les voyages ne lui ont apporté autre chose que des désagréments : « La nouveauté de la vie à l'étranger me rejetait en moi-même ; la beauté des aspects, les sites historiques me charmaient, non les hommes ni les mœurs »³². Ailleurs, il écrit : « À mon retour, bien que forcé de m'arrêter à Paris, je demeurai enfermé tout le temps, et de cette ville merveilleuse je ne vis que ce qui pouvait être vu de la diligence »³³.

Pétchérine, lui, sait renoncer à tout ce qui ancre un homme en un lieu donné. Peut-être est-ce le résultat du genre de vie mené par sa famille, peut-être était-ce dans son caractère même. Il est indubitable que dès l'enfance se précisent ses penchants à l'errance, à l'ascétisme, son aspiration à changer, sa prédilection pour tout ce qui suscite la fermentation des esprits et qui pousse à surmonter les attachements et à reculer les limites :

Fils du Désert, je ne pouvais supporter la vie sédentaire. Se carrer dans une chaire universitaire, s'installer, se marier, être un conseiller de collège, décoré de l'ordre de Sainte Anne, tout cela me semblait du plus haut comique³⁴.

30. *Ibid.*, p. 1-2.

31. *Ibid.*, p. 5.

32. *Ibid.*, p. 53.

33. *Ibid.*, p. 54-55.

34. « Как сын пустыни, я терпеть не мог оседлости. Усесться на профессорской кафедре, обзавестись хозяйством, жениться, быть коллежским советником и носить Анну на шее, – все это казалось мне в высшей степени комическим ». *Naše nasledie, op. cit.*, 1, p. 75.

Cela devint particulièrement visible après le passage de Pétchérine au catholicisme. Si, malgré le changement de sa foi, l'attachement de Newman à l'Angleterre ne faiblit pas, dans le cas de Pétchérine il en alla autrement. La vie ne lui avait rien donné qui pût l'attacher à une terre et une patrie :

Qu'est-ce que la patrie ? C'est une terre, une famille, un toit. Je n'ai rien eu de tout cela. Peut-on appeler un toit l'appartement d'un juif à Novomirgorod ou une maisonnette aux murs de pisé, couverte de chaume, à Komissarovka, où nous avons été une fois complètement ensevelis sous la neige, ou un bivouac à ciel ouvert dans la steppe de Bessarabie [...] Un homme qui n'a pas de terre n'est pas autre chose qu'un ouvrier agricole sans feu ni lieu, un fonctionnaire, un mercenaire de l'État³⁵.

Il faut remarquer que Pétchérine a écrit son *Apologia* au même âge que Newman, inspiré, comme lui, par le besoin d'exprimer ses pensées réelles et de montrer à quoi aspirait un « converti », avant tout pour éviter une interprétation erronée des motifs qui l'avaient conduit à changer de foi. Comme Newman, il avait derrière lui de longues années de formation, des activités d'enseignant, une œuvre de prédicateur dans un milieu catholique et de longs voyages à travers l'Europe. Il y avait pourtant entre eux une différence importante. Après sa conversion, le destin de Pétchérine était à l'étranger, condamné qu'il était à rester un émigré, privé de sa nationalité russe, de sa patrie, de sa famille et de ses amis. Il avait laissé la Russie avec l'intention de n'y revenir jamais. Il s'était résolu à une vie d'errances en Occident, sans cesser d'être un homme de l'Orient slave, alors que Newman, malgré son changement de foi, avait pu rester dans son pays, demeurer en contact avec ses anciens condisciples du mouvement tractarien et débattre à découvert avec ses adversaires du clergé anglican.

En fait, Newman, à la différence de Pétchérine, était fier de ses racines anglaises, de sa foi en sa patrie, et dès 1841 il assurait ne pas craindre l'influence du « romanisme » en Angleterre³⁶, car le catholicisme ne pouvait en aucune façon remplacer l'Église anglicane

35. « Что такое отечество? Это – земля, семья, родной кров. У меня ничего этого не было. Нельзя же назвать родным кровом какую-нибудь жидовскую квартиру в Новомиргороде или хату, покрытую соломой в Комиссаровке, где нас однажды снегом занесло, или бивуак под открытым небом в бессарабской степи [...]. Человек без земли – не что иное, как батрак – чиновник, наемник правительства ». *Ibid.*, 3, p. 437.

36. J. H. Newman, *Histoire de mes opinions religieuses*, op. cit., p. 209.

« dans les affections de la nation Anglaise »³⁷. À première vue, pour lui tout était plus simple : il était chez lui, il n'était pas un errant, un exilé. Et pourtant, son *Apologia* ne présente pas sa situation sous des couleurs riantes. Quand, au début des années 1840, il prit la décision de quitter Oxford même pour Littlemore, un peu à l'écart, dans le dessein de réexaminer ses convictions et de décider à quelle confession il allait lier son destin, il suscita autour de lui une vague d'hystérie ; une véritable chasse à l'homme commença. On l'espionnait, les journalistes faisaient le guet aux abords de sa maison, il y eut même une tentative pour y pénétrer. Ses adversaires, peu au courant de ses démarches, tentaient de faire sensation par diverses supputations sur ses plans et ses entreprises, et le calomniaient sans merci. Dans son *Apologia*, Newman rappelle avec douleur qu'à cette époque même sa maison n'était plus pour lui une forteresse. Et pourtant malgré tout cela il ne tente pas de se défendre publiquement. Il voit clairement que ses catégories de pensée ne coïncident pas avec la mentalité de ceux qui l'accusent. Déchiré par des sentiments contradictoires, épuisé, il se concentre sur la prière. Répondant aux questions de ses supérieurs, il dit qu'il n'a pas l'intention de construire en Angleterre des monastères catholiques et garde le silence quant à ses doutes sur la religion anglicane. Pourtant, la seule chose, peut-être, qui le retient de donner une approbation pleine et définitive au catholicisme romain, ce sont les dogmes concernant la Vierge Marie et les saints. En fin de compte, ayant surmonté cette longue période de doutes, en 1845 il se décide à devenir catholique³⁸.

On s'étonne qu'après toutes les épreuves traversées, une fois converti il ne prenne pas ses distances par rapport à ses anciens condisciples, qu'il n'entre pas du tout dans la posture de l'homme qui possède enfin la seule et unique vérité religieuse. Il n'a pas non plus ce fameux « zèle du converti », qui pousse beaucoup d'entre eux à renier leur propre passé religieux et à souligner l'inanité de tout ce qui a précédé leur conversion. Au lieu de tout cela, dans l'œuvre du futur Cardinal, nous trouvons une gratitude inconditionnelle à l'égard de l'anglicanisme, auquel il doit sa foi et son baptême. À de nombreuses reprises, Newman exprime la conviction que Dieu a différents moyens pour inciter l'homme à se transformer, parmi lesquels des concours de circonstances imprévisibles. Il est très remarquable que Newman, catholique, ait exercé une in-

37. *Ibid.*, p. 295.

38. *Ibid.*, p. 273-292.

fluence par sa force de conviction et par son verbe, qu'il ait entraîné à sa suite nombre de nouveaux convertis, sans pourtant cesser de bénir l'Église anglicane pour tout le bien qu'il avait reçu d'elle. À cause de cela, conclut-il, il ne pourrait en aucun cas souhaiter sa destruction. Étant lui-même devenu un ecclésiastique catholique, il est bien conscient, et reconnaît officiellement, que la confession anglicane a une action bénéfique dans une situation comme celle de l'Angleterre, où les catholiques sont faibles et peu nombreux.

Nous lisons dans son *Apologia* :

Dans aucun autre sens, assurément ! l'Église d'Angleterre n'a été l'instrument de la Providence pour me départir de grands bienfaits ; si j'étais né presbytérien anglais, peut-être n'aurais-je pas connu la divinité de Notre-Seigneur ; si je n'étais pas venu à Oxford, peut-être n'aurais-je jamais entendu parler de l'Église visible, de la tradition, ni des autres doctrines catholiques³⁹.

Il en va tout autrement de Pétchérine. Nous voyons dans son *Apologia* qu'il se démarque de son passé orthodoxe et de tout ce qui va avec, y compris de la Russie. De plus, il est profondément convaincu qu'il n'a plus rien là-bas qui lui soit cher :

Si je rentrais maintenant en Russie, il m'arriverait la même chose qu'à la colombe de Noé. Après le déluge, Noé la lâcha hors de l'arche, que pourrait-on, semble-t-il, imaginer de mieux ? revenir vers sa terre natale, où elle a grandi – mais le résultat a été tout différent. La pauvre colombe fit un petit tour, et ne trouvant pas un endroit où poser ses pattes, revint dans l'arche. Ça aurait été la même chose avec moi. Dans toute l'immensité de l'Empire russe, il n'y a nulle part le moindre pouce de terre où j'aurais pu poser mes pattes [c'est l'auteur qui souligne – U. C.], aucun point où j'aurais pu trouver un point d'appui ferme⁴⁰.

39. *Ibid.*, p. 525-526.

40. « Если б я теперь возвратился в Россию, то со мною случилось бы то же, что с Ноевою голубицею. После страшного потопа ее выпустили из ковчега, что бы, кажется, лучше? возвратиться на родную ей землю, где она родилась и была воспитана, – а вышло иначе. Бедная голубка попорхала, поглядела и необретши покоя ногама своима возвратися в ковчег. Вот то же бы и со мною было. На всем неизмеримом пространстве русской империи нет нигде ни пяди земли, где бы я мог найти покой ногама своима [подчеркнуто автором – U.C.], нет ни одной точки, где бы я мог стать твердою стопою ». *Naše nasledie, op. cit.*, 3, p. 437.

Pas plus que chez Newman le lecteur ne trouvera chez Pétchérine de « zèle du converti », que ce soit dans un sens positif ou négatif. Il ne faut chercher dans les déclarations de ce dernier aucune célébration du catholicisme. Le lecteur peut même avoir l'impression que le catholicisme pour Pétchérine, qui cherchait sa place dans le monde, ce n'était qu'un épisode de plus, une nouvelle étape de sa vie après de nombreux autres emballements.

L'*Apologia pro vita mea* montre que ce n'est pas seulement dans son enfance que Pétchérine aimait jouer un rôle comme au théâtre. Même adulte, il avait toujours l'impression d'être un acteur au théâtre de sa vie, où il interprétait différents rôles et s'étonnait parfois de voir que c'était avec succès. Le rôle de catholique apparaît comme l'un d'entre eux :

J'ai joué tous les rôles possibles. J'ai été sous-secrétaire à la Commission Temporaire chargée des comptes, autrefois, quand elle se trouvait près du pont Bleu, et j'ai été mis aux arrêts pour négligence dans le service – pour avoir fait la fête avec des sous-enseignes de la Garde, – puis je me suis soudain retrouvé au 4^e étage, dans la rue des Pois, menant une vie d'étudiant pauvre, d'ermite, – j'ai été membre de l'École des Ponts et Chaussées et presque [c'est l'auteur qui souligne – U. C.], professeur de l'Université de Moscou, j'ai erré sans feu ni lieu à travers la France, j'ai vendu du cirage dans les rues de Liège, j'ai été secrétaire d'un capitaine anglais, avec un salaire de cinq francs par semaine, enfin, j'ai été républicain de l'école de Lamennais, communiste, saint-simonien, missionnaire-prédicateur, et maintenant je suis sans doute entré dans mon dernier rôle, le meilleur de tous et le plus proche de l'idéal : je partage les labeurs des sœurs de charité et à leurs côtés j'assiste l'humanité souffrante à l'hôpital⁴¹.

41. « Я разыгрывал всевозможные роли, говорит Печерин. Я был подканцеляристом Временной Комиссии для решения счетов и счетных дел прежнего времени у Синего моста и был посажен под арест за нерадение к службе – кутил с гвардейскими подпрапорщиками, – потом вдруг перебрался на 5 этаж в Гороховой улице и жил там бедным студентом, пустынным, – был членом Профессорского института и почти [подчеркнуто автором – У. Ц.] профессором Московского университета, – бродил бесприютным нищим по Франции, – продавал ваку на улицах Люттиха в Бельгии, – был секретарем у английского капитана и за это получал пять франков в неделю, – наконец, я был республиканцем школы Ламенне, коммунистом, сен-симонистом,

Pétchérine regarde tous les rôles qu'il a joués dans sa vie comme à distance. Les cérémonies de sa conversion, telles qu'il les décrit, sont très intéressantes de ce point de vue. Elles sont présentées par l'auteur comme quelque chose qui lui reste extérieur, comme un événement auquel il participe, sans que son esprit ni son âme fussent engagés. Dans ce moment pourtant apparemment si important de sa vie, il ne décrit nullement ses émotions, et se contente de brosser un tableau tranquille de l'événement, se concentrant sur des détails peu essentiels :

Y avait-il beaucoup ou peu de monde, je ne m'en souviens pas : je ne voyais rien. Sans doute y avait-il là les fidèles admirateurs des rédemptoristes. Agenouillé devant l'autel sur un prie-Dieu au coussin rouge, avec mon habit bleu tout usé, ma barbe et mes cheveux longs, je lus un [c'est moi qui souligne – U. C.] *Credo* [...]»⁴².

Au cours du déjeuner qui suivit, la conversation porta sur les idées religieuses de George Sand, dont le *Spiridon* avait été pour beaucoup dans la conversion de Pétchérine. L'indifférence de ce dernier à tout ce qui lui arrive au moment est encore soulignée par ces mots qui concluent le récit de sa conversion :

Tout cela s'était passé en tout début de matinée : je rentrais chez moi comme si de rien n'était [c'est moi qui souligne – U. C.], et me fis mon café habituel sur la lampe à alcool [...]»⁴³.

Peu à peu le lecteur entre ainsi dans le jeu de Pétchérine, tel qu'il a été programmé point par point. Dans cette situation, on oublie facilement qu'il ne s'agit pas d'une « confession », mais avant

миссионером-проповедником – теперь, вероятно, я вступил в последнюю роль ; она лучшая из всех и близкая к идеалу : я разделяю труды сестер милосердия и вместе с ними служу страждущему человечеству в больнице ». *Ibid.*, 1, p. 66.

42. « Много ли мало ли там было народа – вовсе не помню : я ничего не видел. Вероятно, там были все поклонники редemptористов. Коленопреклоненный перед алтарем на каком-то prie-Dieu с красною подушкою, в изношенном синем фраке, с бородою и длинными волосами я прочел какой-то [подчеркнуто мною – У. Ц.] символ веры [...] ». *Ibid.*, 3, p. 428.

43. « Все это происходило очень рано поутру : я воротился домой как будто ни в чем не бывало [подчеркнуто мною – У. Ц.], и стал по обыкновению варить себе кофе на спиртовой лампе [...] ». *Ibid.*

tout d'une « justification »⁴⁴ face à la Russie et à la « nouvelle génération »⁴⁵, tandis que la position adoptée par l'auteur dans cette œuvre lui permet de garder ses distances par rapport à tout ce qui, dans la foi catholique, ne correspond pas à l'idée qu'il se fait de l'idéal religieux et ainsi de montrer à son lecteur orthodoxe russe potentiel qu'il n'approuve pas, et surtout ne reprend pas à son compte, certains « péchés » du catholicisme, et notamment les vices du clergé catholique. Sans aucun doute, l'*Apologia pro vita mea* porte un jugement sévère sur la hiérarchie de l'Église catholique, les moines, et la structure organisationnelle de l'Église. Il relève tout particulièrement l'attachement des ecclésiastiques aux biens de ce monde, à l'argent, au profit. Repensant à son voyage dans la Ville Éternelle, il constate avec tristesse qu'il ne s'y est pas senti à sa place :

L'air de Rome m'était d'autant plus irrespirable : c'est la concentration des ambitions les plus triviales. Au lieu de la Sainte Église, j'ai trouvé là une courtoisie des plus répugnantes. Au lieu de l'idéal monastique de recueillement et d'isolement propices à la contemplation des vérités éternelles et à l'étude de la nature et de l'art, j'ai vu des fainéants incultes vaguant, oisifs, sur le Forum, ou passant de longues heures dans les antichambres des cardinaux, dans l'espoir d'obtenir quelque subside pour leur ordre. Le fonctionnaire russe le plus ignoble, Tchitchikov lui-même, n'aurait jamais bassement flagorné, rampé, comme le font ces moines devant les cardinaux. Cela seul aurait dû inciter depuis longtemps à abolir le pouvoir temporel du pape ; c'est un outrage à la raison, une atteinte sacrilège portée à la dignité de l'homme, une tache ignominieuse sur le blason du XIX^e siècle⁴⁶.

44. Sur la classification générique de cette œuvre, cf. U. Cierniak, « *Apologia pro vita mea* Vladimira Sergeeviča Pečerina – dnevnik konvertita ili ispo-ved' syna veka? », art. cit., p. 77-79.

45. *Naše nasledie, op. cit.*, 1, p. 64.

46. « А в Риме и подавно мне дышать было невозможно : там самое средоточие пошлейшего честолюбия. Вместо Святой Церкви я нашел там придворную жизнь в ее гнуснейшем виде. Вместо идеальных монахов, погруженных в созерцание вечных истин, изучающих в уединении природу и искусство, я видел безграмотных лентяев, бродящих от безделья по Форуму или сидящих по целым часам в передних кардиналов в ожидании каких-либо милостей для их ордена. Самый подлейший русский чиновник, сам Чичиков никогда так не льстил, не подличал, не пресмыкался, как эти монахи перед

Pétchérine se permet aussi de porter un jugement sévère sur des ecclésiastiques de très haut rang, parmi lesquels le pape lui-même. L'*Apologie* contient des attaques contre la politique papale et le pouvoir temporel du pontife :

Le pape a tellement oublié qu'il a été jadis un souverain que sans la moindre retenue diplomatique il fait ses commentaires tout simplement comme une vieille radoteuse ou – je ne voudrais pas être offensant – comme un curé de village qui voue tout un chacun à la géhenne. Voilà un christianisme poussé *ad absurdum* ! Quel triomphe pour les juifs!⁴⁷

Pétchérine prend ses distances par rapport au pape Grégoire XVI, en qui il voit une figure trop faible et dans l'ensemble sans grande envergure, contrastant avec la personnalité forte et haute en couleur du tsar Nicolas I^{er}. En témoigne une note qu'il écrit à propos de la visite du tsar Nicolas à Rome en 1846. N'ayant pu assister personnellement à la rencontre des deux chefs d'État, il émet des doutes sur l'interprétation que lui en a donnée un jésuite écossais converti depuis peu au catholicisme, affirmant que le tsar serait sorti de l'entrevue apaisé et impressionné par la majesté du successeur de Pierre. Pour lui, c'était, comme d'habitude, une pure invention. Pétchérine soumet le commentateur et le pape à la même critique acerbe, mais à l'égard de l'empereur conserve une attitude plus positive, l'appelant même familièrement « notre Nicolas » :

Voici l'histoire, ou pour mieux dire l'esprit de l'histoire si l'on en croit notre jésuite. Il faut remarquer d'ailleurs que les catholiques nouvellement convertis ont l'imagination très vive, et la conscience très élastique, pour eux ce n'est pas pécher que de raconter parfois un petit mensonge pour la plus grande gloire de notre sainte mère l'Église [c'est moi qui souligne – U. C.]; je suis prêt à tout croire, et je crois que Nicolas a été reçu froidement à Rome, que personne ne s'est répandu en courbettes, que l'aristocratie romaine ne lui a pas ouvert ses palais de marbre – tout cela est possible et je veux

кардиналами. Из-за этого одного следовало бы давным-давно уничтожить светскую власть папы: она – поругание разума, святотатственное посягательство на достоинство человека, позорное пятно на щите 19-го столетия ». *Ibid.*, 3, p. 435.

47. « Папа до того забыл, что он был некогда государем, что без малейшей дипломатической сдержанности он толкует просто как старая баба или – если это оскорбительно – как сельский священник, предающий всех и каждого вечным огням геенны. Вот христианство, доведенное до *absurdum*! Какое торжество для иудеев! ». *Ibid.*, p. 441.

bien le croire, mais que notre Nicolas ait été pris de crainte et se soit senti désemparé devant le pape, qui plus est devant un pape comme Grégoire XVI, qui ne paie pas de mine [c'est moi qui souligne – U. C.] – cela, je ne le croirai jamais, même si un ange m'en apportait du ciel la nouvelle⁴⁸.

Pétchérine, bien que catholique, a la même ironie à l'égard du pape suivant, Pie IX, qui, de libéral, s'était mué en conservateur.

Après 1861 et les changements dans les structures du pouvoir au sein de l'ordre des rédemptoristes, l'esprit même qui y régnait jusque-là changea. Pétchérine, qui ne pouvait supporter les nouvelles aspirations des moines et le nouvel ordre établi dans les monastères, se décida à quitter ses confrères (seul le pape peut relever quelqu'un de ses vœux). Pétchérine se remet alors en quête d'une place dans le monde, espérant trouver une foi et un esprit de prière authentiques chez les moines d'autres ordres. Malheureusement, nulle part il ne trouve ces « pieux pèlerins » auxquels il aimerait se joindre⁴⁹. Mécontent de ce qu'il voit dans divers monastères, il constate avec amertume : « Tomber de la Russie, patrie de l'espionnage, dans un monastère romain, c'est tomber de Charybde en Scylla »⁵⁰. Un moment, il se rapproche des trappistes, partageant sans déplaisir leur travail aux champs, dans un silence absolu. Finalement, il se résout à les quitter eux aussi, car il lui semble que cette vie sans contact avec le monde est une façon de « s'enterrer » vivant⁵¹. Enfin, il trouve le calme auprès des Sœurs de la Miséricorde

48. « Вот история или лучше сказать дух истории по иезуитскому толкованию. При этом надобно заметить, что у новообращенных католиков изображение очень живое, да и совесть очень эластическая, они не считают грехом иногда немножко прилгнуть для вящей славы святой матери Церкви [подчеркнуто мною – У. Ц.]: я готов всему верить и верю, что Николая очень холодно приняли в Риме, что ему никто не ломал шапки, что римская аристократия не отверзла перед ним своих мраморных палат – все это возможно и всему этому я верю, но что наш Николай струсил и растерялся перед папою, да еще перед таким невзрачным папою как Григорий XVI [подчеркнуто мною – У. Ц.], - этому я никогда не поверю, даже если бы ангел с неба принес мне об этом известие ». *Ibid.*, p. 434.

49. « ...набожных богомольцев ». *Ibid.*, p. 425.

50. « Из шпионствующей России попасть в римский монастырь – это просто из огня в полымя », *Ibid.*, p. 427.

51. « ...зарыться [...] в могиле ». *Ibid.*, p. 431. Une autre justification donnée par Pétchérine à son départ de chez les trappistes apparaît dans sa correspondance avec Fiodor Tchijov, à qui il écrit qu'après trois mois passés

à Dublin. C'est là qu'il passe les vingt-trois dernières années de sa vie comme chapelain à l'hôpital Mater Misericordiae, où dans une abnégation complète il assiste les malades et les indigents. Dans les dernières années de sa vie, il découvre les sciences exactes, se passionnant particulièrement pour la botanique, la chimie. Il se tourne à nouveau vers la philosophie, lit beaucoup, y compris des revues qu'on lui envoie de Russie. Il lui semble que la Russie, après les réformes d'Alexandre II, éveille l'espoir de transformations importantes et positives, telles qu'il les espérait dans sa jeunesse.

Il en va autrement de Newman. Lui, même s'il n'a pas la force d'admettre les nouveaux dogmes introduits par le pape, finalement, en fils obéissant de l'Église, juge indispensable de se soumettre à l'autorité. Ancien représentant de l'Église anglicane, il connaît bien tous les arguments qui sont avancés contre l'autorité du pape, il les énumère même en détail, analysant le caractère fondé ou non des accusations formulées à l'endroit du pape, mais après de longues analyses et réflexions il reconnaît que le pouvoir dans l'Église catholique et les moyens de son exercice sont parfaitement conformes à la raison et indispensables à une existence heureuse de l'Église. Il conçoit le pape comme « un pouvoir suprême prodigieux, envoyé sur la terre pour combattre et soumettre le géant du mal »⁵², déclarant qu'en dépit de tout il accepte sans réticence tout ce qui découle de la manière dont les catholiques conçoivent d'autorité papale.

[...] je professe ma soumission absolue au droit qu'elle réclame. Je crois tout le dogme révélé, comme enseigné par les Apôtres, comme confié par les Apôtres à l'Église et comme imposé par l'Église à moi-même. Je le reçois tel qu'il est infailliblement interprété par l'autorité à laquelle il a été confié, et (implicitement) tel qu'il sera, de la même manière, interprété dans l'avenir par cette même autorité jusqu'à la fin des temps⁵³.

Dans ces conditions, il est impossible de ne pas s'interroger sur ce qui a séduit Pétchérine dans le catholicisme. En un endroit, il dit que s'il a décidé de devenir catholique, c'est qu'il avait fortement le désir de changer sa manière de vivre, ailleurs, qu'il a été frappé

parmi eux, il comprit qu'il était incapable de vivre sans « travail de la pensée », car chez les trappistes, qui mènent une vie de travailleurs manuels, l'intellect ne joue pas un grand rôle. Cf. W. Śliwowska, *W kregu poprzędników Hercena*, *op. cit.*, p. 289.

52. J. H. Newman, *Histoire de mes opinions religieuses*, *op. cit.*, p. 386.

53. *Ibid.*

« par le caractère profondément démocratique de l'Église catholique »⁵⁴. Il est cependant difficile de croire que le dernier de ces motifs ait pu être suffisant pour déterminer Pétchérine à quitter le monde et à embrasser cette vie d'ascèse au milieu des catholiques. D'autre part, si sa conversion n'avait été motivée que par l'exaltation d'une âme romantique, il n'aurait pu pendant tant d'années se consacrer avec une telle abnégation à sa vocation catholique.

Les chercheurs contemporains ont trouvé diverses interprétations à cette dernière étape dans la vie et l'œuvre de Pétchérine. Alexandre Sabourov le tenait pour un « Janus athée » qui pourtant, même vivant dans le mensonge, n'était pas en mesure de renoncer à ses vœux monastiques. Elena Mastergazi, elle aussi, affirme que la dernière étape de sa biographie est marquée par une rupture spirituelle avec le catholicisme, sans qu'il cesse d'assumer, extérieurement, ses obligations sacerdotales⁵⁵. Une telle approche est fondamentalement erronée. Il est impossible, sans adhérer spirituellement à la religion confessée, d'assumer « extérieurement » ses obligations sacerdotales. On peut en revanche penser comme la spécialiste polonaise Viktoria Śliwowska qu'il serait injuste de voir dans l'*Apologia* de Pétchérine une preuve qu'il avait perdu la foi⁵⁶. Il est hors de doute que Pétchérine n'a jamais rejeté le catholicisme ; il a seulement pris ses distances par rapport à tout ce que son âme d'idéaliste ne reconnaissait pas comme son idéal. En fait, lorsqu'il critique l'Église, il critique les membres de la société catholique, avec leurs imperfections, leurs passions, leurs aspirations, et tout l'ensemble des vices humains, qui, selon Pétchérine, sont incompatibles avec les principes religieux. Il n'y a dans son œuvre aucun reproche à l'égard de l'enseignement catholique. Il est hors de doute que jusqu'à la fin de sa vie il est resté croyant. Même déçu par son environnement, il continue d'être d'accord avec son choix. Au tout début de l'*Apologia*, il reconnaît :

54. « глубоко демократический характер католической церкви ». *Naše nasledie, op. cit.*, 2, p. 211.

55. E. G. Mastergazi, « Teoretičeskie aspekty izučenia biografii pisatelja. (Tvorcheskaia sud'ba V. S. Pečerina) » [Les aspects théoriques d'une étude de biographie d'écrivain. (Le destin de V. S. Pečerin écrivain)], Avtoreferat disertacii na soiskanie učenoj stepeni kandidata filologičeskix nauk [Synopsis de doctorat], M., 1998, p. 14.

56. W. Śliwowska, *W kregu poprzędników Hercena, op. cit.*, p. 295.

Voilà comment j'ai perdu tout ce qu'un homme a de cher : patrie, famille, fortune, droits civils, situation sociale, tout, tout ! Mais, au moins, j'ai gardé ma dignité d'homme et mon indépendance d'esprit. Si je regarde en arrière, il me semble que je ne peux trouver dans ma vie un seul acte suscité par des mobiles intéressés. J'ai simplement toujours été un Don Quichotte, en lutte pour une idée [c'est l'auteur qui souligne – U. C.], exactement comme Napoléon III, avec cette seule différence que cela ne m'a pas valu la Savoie ou Nice⁵⁷.

Apparemment, la foi de Pétchérine s'est révélée si forte que malgré les défauts de ce qu'il voyait autour de lui, il ne cessa pas d'être catholique comme il avait jadis cessé d'être socialiste, voyant dans les socialistes des fainéants qui tyrannisaient ceux qui gagnaient leur vie à la sueur de leur front⁵⁸. Dans son *Apologia*, il souligne à plusieurs reprises que ce qui l'attire, c'est une vie idéale, sans vices, loin des passions et des craintes terrestres. Il pense lui-même que toute sa vie il n'a cessé de tendre vers cet idéal, et qu'il l'atteindra un jour. Il est absolument sûr qu'il s'est choisi le but le plus haut, sans pour autant l'appeler ni ciel, ni éternité, ni vie en Dieu.

Malgré une quantité d'événements divers, une seule idée domine tout : c'est une foi inébranlable en cette force invisible qui m'a appelé en Occident, et me conduit maintenant par un chemin invisible vers un but élevé, là où tout est résolu, éclairci, couronné⁵⁹.

À notre avis, ce genre d'affirmation, si on le met en rapport avec les événements de la vie de Pétchérine, peut être vu comme une profession de foi de l'auteur.

57. « Вот так-то я потерял все, чем человек дорожит в жизни : отечество, семейство, состояние, гражданские права, положение в обществе – все, все! Но зато я сохранил достоинство человека и независимость духа. Смотрю назад – и мне кажется, что я не могу найти в моей жизни ни одного поступка, сделанного из каких-либо корыстных видов. Я просто дон-кихотствовал я вечно воевал из-за идеи [подчеркнуто автором – У. Ц.] точь-в-точь, как Наполеон III, с тем только различием, что я не приобрел ни Савойи, ни Ниццы ». *Naše nasledie, op. cit.*, 1, p. 72.

58. *Ibid.*, p. 172.

59. « Несмотря на разнообразные события, одна идея господствует над всем – это непобедимая вера в ту невидимую силу, которая вызвала меня на Запад и теперь ведет путем незримым к какой-то высокой цели, где все разрешается, все уяснится и все увенчается ». *Ibid.*, p. 66

Le texte de Pétchérine que nous analysons ici ne reflète pas aussi complètement que l'*Apologia* de Newman les émotions religieuses du converti. Chez le catholique russe, le titre de l'œuvre, pourtant prometteur, ne livre pas la véritable confession de l'auteur, assurant au lecteur que ce qu'il a sous les yeux est « une étude psychologique curieuse », dont on ne saurait trouver l'équivalent ni en Angleterre ni en France, et avant tout la relation de différents événements et situations dans la vie de l'auteur, qui ont contribué à former sa personnalité⁶⁰. Après sa conversion, il dira : « sous l'influence d'une inspiration venue d'en-haut, j'ai conçu et développé ce long poème de ma vie, et, suivant toutes les règles de l'art, j'y ai conservé une unité parfaite »⁶¹, pourtant, la lecture de l'œuvre ne confirme pas cette « unité parfaite ».

Au même moment, l'*Apologia pro vita sua* de Newman montre à l'évidence que la conversion de ce dernier n'était qu'une transformation intérieure, et que son cœur avait été changé par Dieu en réponse à sa quête et à ses prières. Lorsqu'il feuillette l'*Apologia* de Newman, le lecteur se laisse prendre, volontairement ou non, par le calme de la narration, où il sent la profondeur des émotions religieuses ressenties par l'auteur, et il lui est facile de croire que Newman doit sa tranquillité et son équilibre à sa conversion au catholicisme.

Lors de ma conversion, je n'eus, vis-à-vis de moi-même, la conscience d'aucun changement intellectuel ou moral opéré dans mon esprit. [...] Je n'avais pas plus de ferveur ; mais j'étais comme le voyageur qui entre au port après la tempête. Et la jouissance de ce repos a duré jusqu'aujourd'hui, sans interruption⁶².

Dans son livre *La conscience religieuse*, Michel T.-L. Penido a analysé les causes des conversions et en a donné une typologie génétique et une typologie structurale. En ce qui concerne l'origine des conversions, il distingue deux types. Les premières sont des « conversions exogènes », dans lesquelles les facteurs extérieurs jouent le rôle principal, contribuant soit à des conversions individuelles soit à des « conversions grégaires ». Le second type, ce sont les « con-

60. Pour plus de précisions voir U. Cierniak, « *Apologia pro vita mea Vladimira Sergeeviča Pečérina – dnevnik konvertita ili ispoved' syna veka?* », art. cit., p. 70-73.

61. « Под влиянием высшего вдохновения я задумал и развил длинную поэму жизни и, по всем правилам искусства, сохранил в ней совершенное единство ». *Naše nasledie*, op. cit., 1, p. 66.

62. J. H. Newman, *Histoire de mes opinions religieuses*, op. cit., p. 367.

versions endogènes », dans lesquelles le rôle principal est joué par les facteurs intérieurs qui poussent à prendre une décision personnelle. Penido a également envisagé le temps nécessaire à celui qui se convertit pour franchir le pas. Il en a distingué de « lentes » et de « brusques ». Dans le cadre de sa typologie structurale, Penido a placé les « conversions pathologiques », à la base desquelles se trouve un « besoin de compensation », et des « conversions normales », dans le cadre desquelles il a distingué les « conversions dogmatiques », celles qui ont des causes sociales ou morales, celles qui sont le fait de pécheurs et celles qui concernent des justes, les conversions « ascétiques », « mystiques », « intuitives », « volitives », « affectives » ou « intellectuelles »⁶³.

Penido inclut le cas de Newman dans la catégorie des conversions sur la longue durée, il la considère comme une conversion de type endogène et intellectuel. Comme on peut le remarquer dans son *Apologia*, le rapport de Newman à la foi n'est pas intuitif. Il a passé de longues années à y réfléchir profondément, à étudier la Bible, les traditions, les documents, les œuvres des Pères de l'Église. Même si cette attention portée aux idées ne l'empêchait pas d'éprouver toute la profondeur, la richesse et les nuances du sentiment religieux, sa conversion, cependant, venait plus de la raison que du cœur. Penido écrit que la conversion de Newman s'était faite (il le souligne) « contre son cœur » : « [...] son intelligence éprise d'ordre et de vérité absolue était le pire ennemi de son cœur »⁶⁴. L'*Apologia* montre très bien, que malgré une âme ouverte à toutes les impressions, pour Newman l'intellect était toujours au premier plan.

Il est beaucoup plus difficile de savoir dans quelle catégorie classer la conversion de Pétchérine. Comme celle de Newman, la conversion de Pétchérine s'est faite sur la longue durée, et n'avait rien à voir avec une acceptation inconditionnelle de tous les dogmes de sa nouvelle foi. C'est pourquoi sa conversion fait partie des « conversions lentes ». L'*Apologia pro vita mea* montre qu'au moment de sa conversion Pétchérine était fortement déçu par tout ce qui jusque-là lui avait été proche, surtout en ce qui concerne les idées philosophiques et politiques. Malgré son émotivité habituelle, il ne ressent au moment de sa conversion aucun trouble, aucun frémissement de l'âme. Et pourtant, nous voyons que toutes les grandes décisions dans la vie de Pétchérine ont été dictées par les

63. M. T.-L. Penido, *La conscience religieuse. Essai systématique suivi d'illustrations*, Paris, Téqui, 1935, p. 41-131.

64. *Ibid.*, p. 104.

sentiments, non par l'intellect, comme dans le cas de Newman. Son *Apologia* est le récit d'une âme éternellement insatisfaite par la vie réelle, et qui, en dépit de la conversion restera inassouvie dans sa soif de quelque chose de nouveau, de fécond pour l'imagination et les sentiments. Sa conversion n'est pas de type vraiment endogène, ni exogène (bien que les facteurs sociaux y aient joué leur rôle). Son choix était celui d'un romantique et d'un idéaliste, il échappe finalement à toute classification.

L'Église catholique a ouvert le procès en béatification du cardinal John Henry Newman en 1958. Il s'est achevé par sa béatification le 19 septembre 2010, sous le pontificat de Benoît XVI. Le nom de Pétchérine, lui, est bien longtemps resté inconnu, si ce n'est d'un petit nombre d'amis et de gens qui l'avaient connu. C'est l'historien Mikhaïl Gerschenson qui l'a fait connaître à un large cercle de lecteurs, non seulement en publiant après 1904 des fragments de son *Apologia*, mais en tentant aussi de retrouver sa trace en Angleterre et en Irlande. Il a réussi à retrouver des gens qui se souvenaient encore de lui. Il a découvert que, de son vivant, Pétchérine avait été entouré par l'estime et la sympathie de ceux parmi lesquels il s'était fixé, et que les sœurs de la Miséricorde et les rédemptoristes le vénéraient presque à l'égal d'un saint⁶⁵.

Nous ne savons pas si Newman et Pétchérine se sont rencontrés, ou même s'ils savaient quelque chose l'un de l'autre, leurs *Apologies* sont muettes sur ce point. Il est très possible que la ressemblance de leurs titres ne soit pas fortuite. Peut-être une étude ultérieure des documents ayant trait à ces deux convertis pourrait-elle répondre à ces questions et montrer de façon encore plus détaillée les voies complexes suivies par la transformation et la renaissance intérieure de ces deux personnalités exceptionnelles du XIX^e siècle. Cette question attend encore d'être étudiée.

Académie Jan Długosz, Częstochowa

Traduit du russe par Françoise Lesourd

65. W. Śliwowska, *W kręgu poprzędników Hercena...*, op. cit., p. 298.

